



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER)

### Modès.

Après avoir énuméré les charmantes nouveautés qui viennent d'être exposées pour les modes d'hiver, il reste un point non moins important dans la toilette d'une femme, c'est la forme, la coupe, le genre de garniture à employer dans la confection d'une robe; et sur ce point, nous devons, pour lever toute incertitude, engager nos jeunes élégantes à visiter les ateliers de M<sup>me</sup> Camille\*, dont le bon goût se révèle avec un succès qui ne peut appartenir qu'au monde distingué. En décorant ses salons avec une élégance toute gracieuse, M<sup>me</sup> Camille a prouvé qu'elle possédait parfaitement l'entente de tout ce qui plaît aux femmes, et a compris combien l'harmonie d'un joli cadre fait sou-

\* Rue de Choiseul, n° 15.

vent ressortir le mérite du tableau. On aime à voir toutes ces charmantes robes, riches ou légères, environnées du luxe qui atteste du goût de l'artiste chargé de les confectionner; et certes, M<sup>me</sup> Camille vient de placer son nom sous la plus heureuse influence auprès des noms des Victorine et des Palmyre. Du reste, nous devons avouer cependant qu'il n'est guère de changemens notables dans la forme des robes. Ce sont toujours des jupons longs et amples, des manches larges, des corsages le plus souvent croisés et drapés, et par-dessus tout cela, des pélerines rondes, carrées, à pointes, ouvertes ou fermées, selon le degré d'élégance de la toilette. Une observation toutefois bien générale à propos de pélerine, c'est que cet accessoire n'est point un objet de rigueur, ni une exigence de la mode. On peut aisément remarquer que les femmes dont les formes sont parfaites ou la taille mince et



très-gracieuse se dispensent de ces pélerines, qui, dans tout autre cas, sont d'un grand secours, et prêtent même une jolie tournure aux personnes les moins favorisées sous ce rapport.

— Voici le moment où tous les magasins de Paris étalent à l'envi les nouvelles richesses qu'ont exécutées à grands frais, pendant tout l'été, les célèbres manufactures françaises. Il y a vraiment lutte de luxe et de goût dans toutes les nouveautés qui apparaissent en cette saison, et c'est à se sentir troubler la vue et l'intelligence que d'être condamnée à un choix au milieu de si nombreuses et si séduisantes choses. Nous citerons aujourd'hui les magasins de *la Caravane*, où les étoffes de soie et laine, de gaze, de velours et de cachemire, se trouvent reproduites dans tous les dessins, les ornemens et le travail perfectionné qui distinguent les modes de l'hiver. Nous voyons chez M. Brousse des satins brochés, des reps à fleurs satinés, des tissus riches, souples et distingués pour manteaux; les uns, d'un éclat qui les rend dignes des plus somptueuses toilettes; les autres simples et n'ayant que ce modeste *comme il faut* si recherché par la plupart des femmes. Nous voyons aussi dans ce même magasin de gracieuses étoffes laine et soie brochées, propres aux toilettes de promenade, de visite; des reps indiens, des satins du levant, des salamporis, etc., etc.

— Les nuances les plus adoptées pour douillettes et redingotes sont bleu Haïti, marron, cendre de chêne, ardoise, vert, myrte, suie, brun de toute nuance, en général des couleurs francées pour toute toilette négligée.

— Tout ce qui est déterminé jusqu'ici pour les nouvelles formes de chapeaux indique qu'elles resteront cet hiver larges, évasées, tombant assez bas sur les joues pour se rejoindre sous le menton. Cette coupe domine toujours chez M<sup>me</sup> Baudrant, et nous avouons que rien n'est plus gracieux que ces formes encadrant le visage,

et donnant sur les joues le reflet de douces nuances qui embellissent. Cette forme, qui laisse des creux assez vides de chaque côté, nécessite des touffes de cheveux, de blondes ou de rubans. Les blondes employées ainsi sont presque toujours plates sur le front et ne se ferment que de chaque côté; elles deviennent aussi très-étroites sur les joues. Les nœuds de ruban placés sous les cheveux sont plus distingués lorsqu'ils sont de la même nuance que le chapeau.

— Dans ce moment, on voit beaucoup de capotes en poul de soie rose ou blanc-roux. Le blanc-roux est à la mode et se soutiendra pour les chapeaux en satin. Ce ton est excessivement avantageux à la physionomie, va bien à tous les âges, et s'harmonise avec toutes les nuances de la toilette. Le blanc-roux a un effet qui sied à ravir et n'a pas l'aspect froid et sec du blanc mat ou du blanc-bleu.

— Dans ce moment où les mousselines et batistes sont hors de mise, on porte chez soi beaucoup de batiste de laine, de mousseline de laine et de salamporis lisérés en passe-poil de poul de soie, ou ayant des biais en poul de soie, et même quelquefois en satin. Cette mode, qui existe depuis un an, se perd et se reprend alternativement comme un des plus jolis accessoires des toilettes négligées : c'est une garniture très-bien choisie qu'un biais de satin bleu, surmonté d'un passe-poil de satin noir, entourant une robe de poul de soie bleu, broché noir. Sur la mousseline de laine, les biais ne doivent pas être en satin, mais en gros de Naples, et la nuance assortie au fond de la robe, tandis que le passe-poil doit rappeler une nuance du dessin.

— Les rubans, au lieu de ceinture bouclée, sont toujours du meilleur goût pour toilettes demi-habillées; ils sont remplacés quelquefois par une ceinture formée de l'étoffe pareille à la robe, et

\* Rue Richelieu.



ne formant qu'un nœud court. On comprend que pour former ces nœuds l'étoffe doit être double ; on peut même mettre un petit passe-poil aux bords pour leur donner de la fermeté.

— Pour cet instant il semble que les demi-voiles soient un peu abandonnés. Les chapeaux d'hiver les supportent moins que les modes d'été.

— Lorsque le froid n'exige pas l'immense cachemire, on voit beaucoup de schalls en poul de soie ou satin noir garnis de dentelle. Cette mode, toute de caprice, est pourtant de très-bon ton ; on ne l'aperçoit que dans les brillans équipages et sur les femmes les plus élégantes.

— Ce que nous pouvons affirmer de plus certain pour la toilette des hommes, c'est qu'il est toujours de mode de se faire habiller chez Humann, et que là se confectionnent beaucoup d'habits noirs pour les costumes habillés ; verts, bleus et bronze pour négligés. Les manches larges du haut et serrées du bas, courtes et avec deux boutonnieres ; les collets carrés du bout, et les boutons plutôt unis que ciselés.

— Les gilets en étoffes foncées, brochées en nuance tranchante, sont encore à la mode, et n'excluent pas les gilets blancs.

— Les redingotes courtes à jupes très-amples, qui forment sans contredit le plus joli costume des hommes d'aujourd'hui, continuent à avoir la vogue, et la conserveront tant que les hommes désireront conserver quelque chose qui leur va bien.

— Les chapeaux sont à petits bords et de forme assez haute pour les jeunes gens. Ils s'en voit d'autres à forme basse et bords larges qui enlaidissent passablement les figures qui les supportent.

— Les souliers-guêtres se porteront jusqu'aux tems pluvieux, et seront repoussés avec les souliers vernis aussitôt que l'hiver viendra imposer à la mode de nouvelles lois depuis les pieds jusqu'à la tête.

## LE MARI FASHIONABLE.

« Madame, quand je vous ai épousée, quand je vous ai tirée de l'obscurité de votre rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, de votre maison meublée sous l'empire, c'est-à-dire ni moderne ni gothique, de votre cabriolet où l'on allait trois fort à son aise, pour vous transporter dans la Chaussée-d'Antin. Autre chose, madame, quand je vous ai fait quitter le nom de *Serinet*, nom bourgeois et ignoble, pour vous faire porter celui de Viella, nom ronflant et presque aristocratique, enfin quand je vous ai élevée jusqu'à moi...

— En vérité, Ernest, ne dirait-on pas que tu es un prince pour me parler ainsi ? et qui es-tu donc ?...

— Couliissier, répondit Ernest avec dignité. »

Nancy partit d'un éclat de rire.

« Savez-vous ce que c'est qu'un couliissier, madame ? après l'agent de change, position la plus aristocratique du dix-neuvième siècle, où l'ancienne aristocratie se meurt, position la plus comme il faut, la seule position même qui existe, vient le couliissier. Le couliissier n'entre pas au parquet comme l'agent de change, mais il s'y tient tout près ; il rôde autour, il peut toucher la balustrade, s'il le veut, il en a même le droit, un droit que personne encore ne lui a contesté ; le couliissier connaît l'agent de change, l'agent de change le connaît, le couliissier lui parle chapeau bas, l'agent de change garde son chapeau pour lui répondre, mais il lui dit : *Mon cher* ; le couliissier invite l'agent de change à ses dîners, à ses réunions, l'agent de change n'y vient pas, c'est vrai, mais il n'en est pas moins invité ; bref, du couliissier à l'agent de change il n'y a qu'un pas, que dis-je un pas ? un pouce, l'épaisseur seulement d'une rampe de fer, de la balustrade qui entoure le parquet et sépare l'agent de change du reste des mortels !... »



Ici, Ernest respira, et reprit :

« Et puis, le couliissier est bien mis, à la mode, Staub l'habille, et Rebletz aussi, il est reçu partout, au balcon de l'Opéra où, avec une grande lorgnette, il fait baisser les yeux aux plus jolies femmes ; aux Italiens, où il joue le même rôle ; à Tortoni, où il fume son cigare de la Havane, ni plus ni moins que l'agent de change lui-même... Sa femme peut avoir voiture... Enfin moi qui vous parle, madame, j'esalue toujours M. Vandermark ; M. Courret m'ôte quelquefois son chapeau, et hier, pas plus tard qu'hier, j'ai eu l'honneur de causer avec M. Cholet. »

Ernest s'interrompit une seconde fois pour respirer ; il s'essuya le front avec un fort joli mouchoir de batiste brodé, et reprit en s'animant par degrés :

« Quand je pense à tout ça, au rôle que je tiens dans la société, à la considération dont je jouis, et que je vois la manière dont vous vous jouez de mon rang et de ma considération, sans pudeur, sans vergogne, pour votre titre de madame, sans égard pour moi, pour vous-même, madame. Tiens, Nancy, il faut nous séparer... »

— Ah ça, est-ce que tu es devenu fou ? dit Nancy en posant son ouvrage et regardant son mari.

— Hélas ! je le voudrais, au moins je ne sentirais pas le déshonneur dont tu me couvres.

— Par exemple, c'est trop fort, interrompit Nancy toute rouge, et avec volubilité, il n'y a pas sur la terre une femme moins coquette que moi : je n'aime que mon mari, je ne vois que mon mari, je ne pense qu'à mon mari, je ne m'occupe que de lui, de son linge, de sa maison, je suis toujours dans mon ménage, j'arrange mes robes moi-même, je fais retourner mes chapeaux par M<sup>me</sup> Jellin, rue des Martyrs, et dans ce moment encore où il me fait la scène la plus ridicule... je m'occupe, de quoi ?... de raccommoder ses bas...

— Bravo, madame, criez, criez encore

plus fort, appelez les voisins, assemblez la maison, compromettez-moi de toutes les manières... D'honneur ! pour mari fashionable, vous êtes une vraie calamité...

— Suis-je une dépensière, monsieur ?

— Je le voudrais, madame.

— Suis-je capricieuse, fantasque, et ne passant mes journées qu'à ma toilette.

— Certes, je ne vous en ferais pas un reproche, madame.

— Enfin, suis-je de ces femmes comme on en voit tant, courant les Tuileries, les bals, avec un beau jeune homme portant son ombrelle ou son éventail ?

— Hélas ! je ne suis pas assez heureux pour cela.

— Allez, monsieur, vous êtes un homme indigne.

— Indigne, soit, ma bonne amie, cela se peut, mais que veux-tu ? la mode est là, elle est là, la folle et capricieuse créature, dictant ses arrêts, jetant ses lois, auxquelles personne ne pourrait se soustraire sans attirer sur sa tête, non l'anathème, niaiserie ! non la mort, bagatelle ! mais *le ridicule* ; le ridicule, fléau inventé par les sots, qui n'épargne personne, et qui atteint indistinctement l'homme d'esprit comme l'homme d'état, l'honnête homme comme le brigand qui marche à l'échafaud, et auquel les rois eux-mêmes ne pourraient se soustraire.

— Quoi, ni même les couliissiers ?.. dit Nancy d'un air de feinte bonhomie.

— Ni même les agens de change ! répondit Ernest. Donc, ma bonne amie, faisons les choses de bonne grâce, séparons-nous à l'amiable, sans scandale. Nous ne nous comprenons pas, que veux-tu ?.. Retourne à ton Marais, reprends ton nom ; et pendant que je vais aller au Rocher de Cancale, dîner avec une couple de *marrons* de mes connaissances, toi, fais tes malles, commande une chaise de poste et pars... Je dirai à mes amis que tu es allée aux eaux ; cela fait bien, c'est d'un bon effet. Adieu !... »

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)



## HISTOIRE DES CROISADES,

ENTREPRISES

POUR LA DÉLIVRANCE DE LA TERRE-SAINTE,

PAR M. CHARLES MILLS,

Traduite de l'anglais par M. PAUL TIBY \*.

Depuis long-tems, le besoin d'une histoire des croisades, plus brève et moins coûteuse que celle de M. Michaud, se faisait vivement sentir. M. Paul Tiby, en enrichissant notre pays d'une excellente traduction de l'ouvrage de M. Mills, vient de répondre complètement à ce besoin. Plus sobre de détails que M. Michaud, le nouvel historien des croisades n'omet rien cependant de ce qu'il importe de savoir sur cette grande époque, qui vit l'Europe disputer à l'Asie, pendant plus d'un siècle et demi, la possession des lieux sanctifiés par la vie et la mort de l'Homme-Dieu. Témoin des avanies et des cruautés dont les musulmans accablaient les sectateurs de Jésus-Christ, les pèlerins chrétiens ne manquaient pas, à leur retour de Palestine, de retracer le tableau déchirant des tourmens de leurs frères. Pierre l'Ermite ajouta à son tour des couleurs si sombres à ce tableau, que, sur la fin du onzième siècle, la chrétienté se souleva d'un mouvement unanime. Au cri de *Dieu le veut*, chacun quitta son pays, ses biens, ses amis, ses parens, tout ce qu'il avait de plus cher au monde. La France répondit surtout à ce cri religieux : elle fut la première et la dernière à prendre part à ces expéditions mémorables, où les armes chrétiennes se couvrirent de tant de gloire, où le monde eut le merveilleux spectacle d'une poignée de guerriers conquérant des villes, des états, et fondant, loin de leurs pays, un royaume puissant, que les efforts continus de l'islamisme mirent presque un siècle à renverser.

\* 3 vol. in-8°. Paris, Depelafol, libraire-éditeur, rue Git-le-Cœur, n° 4.

Au début des croisades, la pensée de Dieu animait sans doute la plupart des croisés ; mais, après la conquête de la Palestine, qu'ils arrachèrent avec tant de peine à la domination musulmane, on les vit, à l'envi les uns des autres, employer leurs armes à la conquête de principautés nouvelles, ou chercher des plaisirs et des trésors mondains, là où le Dieu des pauvres et des affligés, au nom duquel ils combattaient, n'avait trouvé que l'opprobre, la douleur et la mort.

L'excellente histoire de MM. Mills et Paul Tiby (car ce dernier doit être placé à côté de l'historien anglais par les nombreuses et importantes additions qu'il a faites au livre qu'il publie) se termine par un chapitre que des considérations non moins justes que profondes, sur les résultats des croisades, signalent à l'attention des esprits méditatifs. Le chapitre où se trouve analysée la législation des assises de Jérusalem n'est pas moins digne d'être lu. Les notes étendues que M. Paul Tiby a insérées à la fin des volumes ont aussi le plus grand intérêt ; plusieurs renferment des détails d'autant plus précieux qu'ils ont été puisés par lui aux sources originales, dans ces vieux chroniqueurs, témoins oculaires des faits extraordinaires enfantés par les guerres saintes. On y trouvera avec plaisir le portrait de Saladin, que sa magnanimité, son humanité, son génie, placent si fort au-dessus des hommes et des choses de son tems. Ce n'est pas non plus sans émotion qu'on y lira le récit de la touchante fin de Louis IX, qui fut le dernier champion des croisades.

Nous terminerons ce petit article par le tableau de la prise de Jérusalem, l'un des morceaux les plus intéressans de l'ouvrage.

« A l'heure où le sauveur du monde fut crucifié, un soldat, nommé Létolde, de Tournai, s'élança sur les remparts de la ville ; Engelbert, son frère, le suivit ; Godefroy fut le troisième qui parut en vainqueur sur les murs de Jérusalem, où



le glorieux étendard de la croix flotta bientôt. Tancred et les deux Robert enfoncèrent la porte de Saint-Etienne, tandis qu'une partie des assiégeans pénétrait par diverses autres entrées, du côté du nord et du nord-ouest... Jérusalem ne tarda pas à être tout entière au pouvoir des champions de la croix (15 juillet 1099).

» Les musulmans combattirent quelques tems dans la ville, puis ils s'enfuirent dans leurs temples, où ils se laissèrent égorgés. Le carnage fut tel dans la mosquée d'Omar, que les cadavres mutilés étaient entraînés par des flots de sang jusque dans le parvis. Des mains et des bras coupés flottaient sur ce sang et allaient s'unir à des corps auxquels ils n'avaient point appartenu. Dix mille personnes furent massacrées dans le sanctuaire. Les cadavres, couverts de larges blessures ou privés de leurs têtes, n'étaient pas les seuls objets qui frappaient d'horreur. Les vainqueurs avaient eux-mêmes le visage tout souillé et tout fumant du sang de leurs ennemis égorgés. Aucun lieu de refuge, aucun abri ne restait aux vaincus. L'implacable fanatisme des croisés confondait tout dans sa fureur, et traitait de la même façon ceux qui demandaient grâce et ceux qui résistaient. Les uns périrent par le fer, les autres furent jetés du haut des églises ou de la citadelle. En entrant dans la ville, le duc de Lorraine tira son épée et en perça des Sarrasins sans défense, pour venger le sang chrétien répandu par les Musulmans, et punir les infidèles des railleries et des outrages dont ils avaient accablé les pèlerins. Mais, après avoir vengé la cause du ciel, Godefroy ne négligea point ses autres devoirs religieux. Il se dépouilla de son armure, se revêtit d'un manteau de toile, et se rendit, la tête et les pieds nus, dans l'église du Saint-Sépulchre. Sa piété, que les siècles éclairés ne trouveraient peut-être pas assez conforme à l'esprit du christianisme, était celle de tous les croisés. A

son exemple, les soldats se débarrassèrent de leurs armes, lavèrent leurs mains sanglantes, et se couvrirent des vêtemens de la pénitence. Pénétrés d'humilité, le cœur plein de contrition, versant des larmes et poussant des sanglots, ils parcoururent en procession religieuse, conduits par le clergé, tous les lieux consacrés par la présence du sauveur. Le même esprit animait la ville entière, qui retentissait de tous les côtés de bruyantes clameurs et d'actions de grâces rendues au ciel. Le peuple fit vœu de ne plus pécher. Les pauvres et les malades furent libéralement secourus par les principaux des croisés, qui se regardaient comme assez riches et assez heureux, puisqu'ils avaient assez vécu pour voir une pareille journée. Tous les malheurs passés furent oubliés dans cette sainte joie. »

R. G.

#### LE ROBINSON DES GLACES.

Un jeune matelot breton était, en je ne sais quelle année, avec un bâtiment marchand qui faisait la pêche de la baleine et le commerce de peaux de veau marin avec les Eskimaux; ce jeune homme était intelligent, hardi, mais mauvaise tête, et un jour il commit l'acte le plus éclatant de révolte ouverte contre son capitaine. Irrité, ainsi que beaucoup d'autres hommes de l'équipage, de la pensée d'hiverner dans ces régions de glace, il se mit à la tête d'un parti, qui essaya de s'en aller avec le vaisseau, abandonnant ainsi le capitaine à terre. Si quelque chose pouvait justifier un manquement si grave, ce serait son amour du sol natal, son *mal du pays*, qui le poussèrent à cette démarche coupable. Bref, il fut relégué à bord d'un îlot de la mer polaire.

Pendant ce tems, sa vieille mère était la servante ou plutôt la commensale d'un vieux pilote lamaneur retiré à Saint-



Gildas, bourg situé à la pointe d'une riante presqu'île du Morbihan, et elle était en même tems la mie de deux enfans, un garçon et une fille, petits-enfans de son vieux maître, qui les avait chez lui pendant que leur père, capitaine baleinier, était à la pêche. La bonne mie aimait ces enfans de tout l'amour qu'elle ne pouvait prodiguer à son fils absent, dont elle n'osait espérer le retour.

Elle se promenait donc un jour tristement sur la plage avec ses enfans et son vieux pilote, quand tout-à-coup ils virent sortir de l'écume d'une vague une bouteille. Grande surprise. Que contenait-elle? Des papiers. On rentre à la maison. Cette bouteille est brisée, et ce qu'elle contenait.... c'était le journal du jeune matelot relégué, ses beaux souvenirs, ses souffrances actuelles, et ses tristes adieux quand il va lancer à la mer sa bouteille messagère, et que le soleil va disparaître pour trois mois entiers.

Quelle position! la mère a retrouvé son fils dans ce journal que lui lit chaque soir son maître; mais où, mais comment? délaissé, malade, mourant de froid. Chacune des lectures de ce journal, faites en commun au bon soleil ou au coin du feu, lui arrache des larmes. C'est un genre d'intérêt que l'on peut comprendre. Elle se reproche toutes ses aïssances et son bien-être en voyant (car elle le voit) son fils tremblant et dépouillé. Cet intérêt qui se croise d'une manière si dramatique se complète par ce fait, que le capitaine du matelot abandonné est le père des deux enfans et le gendre du vieux lecteur.

Tout ce récit est détaillé dans un livre intitulé *le Robinson des glaces*, écrit par M. Ernest Fouinet; son titre sacramental l'annonce pour être une lecture d'enfance et de jeunesse, que le libraire Eymery, si connu pour ses publications morales, vient de publier\*.

\* Quai Voltaire, n° 15.

## VOYAGE AÉRIEN.

Un aéronaute, qui récemment a fait une ascension au Vauxhall de Londres, décrit son voyage de la manière suivante, dans une lettre adressée au journal anglais *l'Athenæum*.

« Le moment où nous commençâmes à nous élever fut peut-être le plus remarquable et le plus étonnant par le spectacle qu'il nous offrit. De tous côtés l'horizon semblait surgir au-dessus du sol, tandis que les arbres et les bâtimens, qui d'abord avaient borné notre vue, s'enfonçaient dans un abîme de plus en plus profond. Bientôt les jardins et leur masse mouvante ne formèrent qu'un point, perdu au milieu de la vaste scène qui rapidement s'agrandit devant nous sur des proportions que l'œil ne pouvait saisir avec assez de vitesse.

» Quand nous eûmes percé les nuages, la terre disparut. Puis, quittant leur épais et large réseau, nous fûmes lancés vers un ciel aussi pur, aussi brillant que le ciel de l'Italie. L'aspect était magnifique. Durant quelques instans, nous n'aperçûmes pourtant qu'une masse flottante au-dessous de nous, et, devant nous, l'autre ballon qui roulait dans l'espace comme une boule noire.

» Le soleil se cachait au sein d'un nuage grisâtre, répandant autour de lui des rayons d'argent qui prenaient une teinte dorée à mesure qu'ils se projetaient le long de la surface terrestre. Peu à peu le ciel s'éclaircit. Alors les parcs et les châteaux, les routes, les champs, les canaux, les ponts, la Tamise tortueuse, semblable à un serpent aux blancs reflets, l'immense métropole avec ses clochers en miniature, tout cet ensemble, étendu entre l'embouchure du fleuve et les hauteurs à l'occident, composait un tableau aussi impossible à décrire qu'à comparer avec quoi que ce soit au monde.

» Il régnait un calme, un silence profond. Rien ne le troublait, si ce n'est par



intervalles le bruit léger occasioné par notre passage dans d'autres courans. Puis le tumulte de la grande ville, en s'élevant vers le ciel, perdait progressivement de sa force. Un sentiment de repos et de sécurité s'empara de nos ames, de façon à nous laisser la pleine et libre jouissance de cette belle scène.

» Le soleil, couché pour la terre, nous éclairait encore dans toute sa splendeur. Nous guettions pour ainsi dire les mouvemens de la brise, dont le souffle avait jusqu'alors agité violemment les arbres, et qui s'apaisait enfin. Le moment était favorable pour le retour. Aussitôt que nous eûmes ouvert la soupape, nous descendîmes avec une grande rapidité. A mesure que nous approchions du sol, l'obscurité dont il nous avait paru enveloppé, lorsque nous flottions dans une région toute lumineuse, se dissipa graduellement. Ce fut une impression singulière que celle de cette seconde aurore inattendue.

» La foule qui attendait notre arrivée devint en cet instant parfaitement visible. Le passage était frappant du sublime au grotesque. Quittant le spectacle si imposant par son calme et sa grandeur que leur avait offert le ciel au-dessus de nous, nos yeux plongèrent sur les nombreux villages d'où sortaient des groupes bigarrés, criant et chantant jusqu'à ce que, nous voyant dépasser leur position, ils rentrassent chez eux avec un comique désappointement.

» Nous rasâmes les toits d'Uxbridge. C'était jour du marché. Rien de plus plaisant que les cinq cents bouches qui, toutes béantes, se tenaient en quelque sorte prêtes à mordre à l'ancre de fer que nous leurs tendions. Enfin celle-ci toucha terre,

traina l'espace de plusieurs pieds, puis se fixa d'une façon solide au sol. La secousse se fit en premier lieu ressentir avec assez de rudesse, et nous nous tinmes soigneusement au fond de la nacelle afin de ne pas en être jetés dehors par la violence du choc. Peu à peu les gens accourus sur la place nous tourèrent jusqu'à eux et nous débarquâmes sains et saufs.

## Théâtres.

OPÉRA. — On annonce la rentrée de M<sup>me</sup> Damoreau ; le retour de cette illustre cantatrice ne pourra manquer d'exercer une heureuse influence sur les destinées de l'empire de M. Duponchel. Cette précieuse acquisition (si le directeur parvient à la faire) présage les plus beaux succès à l'Opéra.

— THÉÂTRE-FRANÇAIS. — La reprise des *Enfans d'Edouard* a attiré une foule immense en fournissant à Ligier une occasion de montrer la puissance de son talent. M<sup>lle</sup> Noblet prouve tous les jours combien le Théâtre-Français doit se réjouir de son retour, qui, nous l'espérons, sera le dernier, et mettra fin aux nombreux voyages que cette jeune actrice a faits de la Porte-Saint-Martin aux Français et des Français à la Porte-Saint-Martin.

— THÉÂTRE-ITALIEN. — Depuis plusieurs jours Lablache et Rubini se promènent sur nos boulevards. La troupe est complète et nos *dilettanti* applaudissent déjà rien qu'à la vue de leurs héros; que sera-ce donc demain, jeudi.

*A ce Numéro sont jointes les planches 1194 et 1195.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.  
*Prix de la Souscription :* pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.  
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port.*



# Modes de Paris.

30 Septembre 1835.

N<sup>o</sup> 294



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2 1/2 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en gros de Naples.

Rédingote en poul de Soie, Manches sans plis à l'entourure.

Façon de Mme Robert rue du Marché St-Honoré 4.

Messrs & S. J. Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place London.